

Denis Guénoun

**PAYSAGE DE NUIT
AVEC ŒUVRE D'ART**

© D.G., 1992

pour Lysane

Voici la pièce la plus directement politique que j'aie écrite. Elles le sont toutes : mais celle-ci de façon plus visible que d'autres. Il me semble que ses résonances dans notre actualité ne peuvent que frapper. Or cette conjonction repose sur un paradoxe : car c'est une pièce sur le fascisme, ancien et nouveau. Et la pièce date de 1991, alors que l'actualité du fascisme était moins patente, ou brûlante, qu'elle ne l'est (re)devenue.

Parmi la vingtaine d'écrits pour la scène produits en quarante ans, celui-ci est à peu près le seul qui ressemble à ce qu'on appelle d'ordinaire une « pièce de théâtre ». D'une durée raisonnable, convoquant une douzaine de personnages – reconnaissables, désignés par leur nom – et proposant une intrigue de fiction, il s'écarte des œuvres antérieures ou suivantes aux dimensions démesurées¹, mais aussi de celles, de taille plus restreinte, dont la forme ou l'objet se jouent des canons habituels du « théâtre »². Et pourtant : on est bien loin de trouver là un apaisement du différend avec la forme dramatique qui alimente tout le reste. En l'occurrence le parti-pris s'imprègne d'une longue et assidue fréquentation du théâtre grec ancien, point d'origine nourricier mais perturbateur³.

La pièce a été écrite⁴ à l'invitation de Patrick Le Mauff et pour la compagnie qu'il animait, L'Atroupement 2. La mise en scène en a été réalisée, par lui-même, peu après. Selon sa demande initiale, il s'agissait de produire une œuvre nouvelle, inspirée par l'argument de Nuit de guerre dans le Musée du Prado, œuvre pour la scène qui date de 1956. L'auteur, Rafael Alberti, y raconte une nuit, durant la guerre civile espagnole des années 30, où les défenseurs de Madrid s'emploient à protéger de la destruction les œuvres du Musée national menacées par une attaque prochaine. Dans le texte qu'on va lire ci-dessous, la trace de l'œuvre-source s'est peu à peu effacée, à l'exception du coup de chapeau volontaire de la scène IX⁵. Ne reste que le thème de la protection de l'art (en l'occurrence, un unique tableau) par des combattants sur le front. Et aussi le fait que la guerre, civile, oppose nationalistes et républicains. L'art n'est donc pas seulement aux prises avec une violence absurde. Le combat est

¹ Comme les trois pièces composant la *Trilogie de Pâques*, récemment rééditées dans ce même

² Par exemple *Scène* (Ed. Comp'Act 2000, republiée ici : [Scène – édition 2015](#)), ou encore *Tout ce que je dis*, (Ed. Les Cahiers de l'Egaré 2008).

³ Il influence, entre tant d'autres choses, l'ajout du mode « choral » aux formes « versifiée » et « en prose » et à leurs multiples croisements (par ex. scène II). Voir ci-dessous, note 7, p. 12.

⁴ A l'automne 1991. Pour la création, voir ci-dessous p. 64.

⁵ Voir ci-dessous note 6, p. 5.

orienté, il porte un sens. Le regard s'attache moins à la condition de l'art en lui-même, qu'à sa position, tendue, dans l'affrontement.

Or, pour ce travail-ci, l'action a été déplacée dans le cadre, imaginaire, d'un choc politico-social d'aujourd'hui. Double choix : tirer la pièce vers le contemporain, en l'éloignant du tableau historique ; et peindre une guerre fictive, dont l'évocation est sans doute nourrie de souvenirs espagnols et du coup d'état militaire chilien. En 1991, rien de tout cela ne paraissait proche, dans l'Europe prétendument euphorisée par les chutes du mur de Berlin et du régime de Moscou. Pourquoi cette proposition alors ? Il ne s'agissait, ni de commémorer des batailles anciennes (j'aurais alors maintenu la référence historique), ni de se fondre dans la fantaisie : le thème y porte peu. Non, le présent, et le futur, étaient bien en cause. Une actualité, voire un avenir du fascisme prennent corps dans ces pages. Il n'est pas indifférent, pour notre présent, d'y lire le combat, mortel, entre un nationalisme réactionnaire, vigoureux et plutôt juvénile, et des progressistes dépassés, ou démunis.

Le résultat me semble inattendu. La construction, très attentive, croise deux lignes distinctes, dont la jonction ne survient qu'in extremis. D'une part, l'affaire du tableau et de son transfert – mais les deux militants qui ont la charge de l'opération en ignorent, au sens strict, l'objet ; ils attendent, une nuit durant, dans la clairière d'une forêt, des destinataires inconnus pour leur remettre le paquet encombrant. D'autre part, et durant leur sommeil, les chants et mémoires des tués de la guerre. Ceux-ci construisent le tableau d'une famille déchirée, à mort, entre nationaux et démocrates, dont les figures oniriques se lèvent au pays d'outre-tombe surgi dans la clairière. En découle un choix de formes heurté, résolu, comme cela venait d'être expérimenté, mais tout autrement, dans Le Pas.

La pièce n'a pas manqué de provoquer, ici et là, quelques surprises. Mais sa diffusion était interrompue, depuis de longues années. Je voudrais que la présente réédition permette à de nouveaux lecteurs de la redécouvrir, et peut-être, un jour, de la redonner à à voir et à entendre.

Octobre 2015

LUCKY
ROCKY

EUDOXE, *le père*
FLEUR, *la mère*
JUST, *frère aîné*
HUGO, *petit frère*
MARIE-VIOLETTE, *sœur*

MICHEL, *ange*
GABRIEL, *ange*⁶

VICKY
NICKY

DEUX ENFANTS

⁶ La scène IX (pp. 46 et suiv.) est adaptée de *Nuit de Guerre dans le Musée du Prado*, de Rafael Alberti, texte français d'Alice Gascar, L'Arche éditeur, 1962, pp. 56-58.

- I -

Une clairière, au fond d'un bois. Il fait nuit. C'est l'été. Il a plu : les étoiles sont bien propres.

Monte un bruit mécanique. Un camion. Il arrive entre les arbres, par une sorte de chemin que vous n'aviez pas aperçu. Il s'arrête à l'orée : normal – où irait-il ?

Sons noueux, de gorge. Jurons grommelés. Sortent deux hommes, rustauds – les camionneurs. Ils ne sont pas contents.

LUCKY

Empêtassés dans la fange.

ROCKY

Tu exagères.

LUCKY

Où on est ? On sait pas !
Tu m'as poussé sur un chemin sans terme !
On s'enlise !
Et on voit rien ! La merde est opaque !
Que faire, mon Dieu, que faire ?

ROCKY

Je croyais.

LUCKY

C'est ce qui m'effondre : tu croyais.

*

ROCKY, *se révolte*

Ils disaient : La route sera branlante, et le chemin rompu.
 J'y ai cru, elle branlait bien. J'ai vu tous les repères :
 la croix cassée, la fourche, le Pont-aux-Anges.
 Ils disaient : au bout de la voie cahoteuse,
 se dévoilera une clairière. Au fond du bois.
 Les arbres la définissent, comme une claie faisant rideau.
 On pourra se croire au cirque, sur la piste d'un ancien théâtre.
 Si la lune se montre, l'Autre chemin s'ouvrira, en face,
 par où les Autres devront venir.
 Je ne savais rien de plus. J'ai agi avec conséquence. Je suis dans mon
 droit.

LUCKY

Arrête.
 C'est là. On est rendus.
 Regarde, tête d'argus ! Ta clairière !
 Elle bée, elle danse dans la nuit, la perverse.
 Le but est sous ton pied. Je t'embrasse.

ROCKY

Que c'est beau !

LUCKY

Exact, janissaire. Le ciel est à la hauteur. On n'est pas fauchés.

*

ROCKY

C'est quelle heure ?

LUCKY

Je regarde.
 Dix heures ! Putain, c'est tôt. Quelle avance.
 On passera minuit dans la clairière.
 Tu auras peur, à minuit ?

ROCKY

Des fantômes ? Du vide ? Des bêtes ?
 Non, pas depuis la guerre.
 Sans les humains, c'est tranquille.
 C'est vrai qu'on est en avance.

LUCKY

Quatre heures, c'est long.

Un moment d'arrêt, en l'air.

ROCKY

Dis.

LUCKY

J'écoute : la nuit est profonde.

ROCKY

On aurait presque le temps de dormir.

LUCKY

Toi, tu es gonflé.

ROCKY

Quoi ? Quatre heures, ça fait du bien.

LUCKY

On dormirait où ?

Le sol est humide. J'ai rien prévu.

ROCKY

Par exemple, dans le camion.

LUCKY

Pas la place. Le machin occupe tout.

ROCKY

On pourrait le sortir.

LUCKY

P'tain, t'es gonflé.

ROCKY

Toute façon, on le sortira.

LUCKY

Où ça ? Au sol ! Dans la gadoue ?

Et l'humidité ? Irresponsable !

C'est précieux ! C'est fragile ! C'est sec !
 Ça parviendra en bon état. J'ai promis.
 C'est mon service.
 Cinglé ! Défaitiste !

ROCKY

T'énerve pas. On peut le poser sur des caisses.
 On a des caisses métalliques. Dans le camion.

LUCKY

Sur deux petites caisses ? T'as vu la taille ?

ROCKY

On le met debout. Adossé au camion. Posé en bas sur les petites
 caisses. Pour que ça trempe pas des pieds.
 Et on dort.
 Quatre heures.

LUCKY

Satan.

*Ils se mettent à l'œuvre : sortir du camion les deux caisses, puis un
 très grand objet plat, enveloppé dans une housse, et les disposer comme
 prévu.*

LUCKY, *en action*

Je t'en supplie, fais gaffe.

Il est beau. Très beau.

Parfois, des femmes pleurent devant lui. Parfois, des voleurs se
 damnent pour tenter de le prendre, des fous veulent le déchirer.
 Des pays se le disputent, font des enchères. Un homme a écrit
 un livre d'admiration.

ROCKY

Qu'est-ce qu'il représente ?

LUCKY

Sais pas. Il est très célèbre.

*

LUCKY

Ecoute. T'entends rien ?

ROCKY

Rien de rien. La profondeur du rien.

LUCKY

Poète.

ROCKY

(Dis pas ça.)

Je suis gêné :

on charrie cette chose, sans la connaître.

LUCKY

Parce qu'on n'est pas amateurs. C'est pas nos habitudes.

Moi, j'aime le sport.

ROCKY

Tu me fais penser à mon père.

LUCKY

Je t'assure, amateurs, on connaîtrait.

Elle est connue.

ROCKY

Je dis qu'en temps de guerre, pour retenir une équipe – qui pourrait être dans les combats.

Et un véhicule.

Sans parler des autres, qui doivent venir la chercher.

Une autre équipe, un autre véhicule.

J'espère qu'ils mesurent. C'est considérable.

Le sujet doit être considérable.

LUCKY

Bien sûr. C'est peut-être

le Pique-au-Ciel, avec soleil couchant.

L'Or. La Gloire du crépuscule.

ROCKY

Mais,

on l'a, la Montagne. Et le couchant.

Pourquoi les peindre ?

On peint – je suppose -

pour retenir ce qui s'en va, ce qu'on va perdre.
La Montagne reste. Le couchant revient.

LUCKY

Tu es tout de même excessif.

*

C'est peut-être
la Prêtresse Nue – fameuse.

ROCKY

Ah non.

LUCKY

Quoi ? La femme nue est belle.

ROCKY

Porcherie. Si elle est belle, je veux la voir.

LUCKY

L'avoir ?

ROCKY

Lavoir.

Femmes nues qui sont peintes est affaire de pornographe.

A qui les femmes manquent. Et les hommes. Et le Vent.

Maniaques sans chair. Lubistes. Vidéopathes.

Et une prêtresse, en plus ? Fille dévoyée ? En ces temps de révolte !

Ah non !

Pas pris deux jours de route pour le Cul de la Nonne !

Me parle pas des Nonnes ! Me parle pas des Nonnes !

*

LUCKY

Peut-être

la Grande Famille.

ROCKY

Quelle famille ?

LUCKY

⁷On a donné ce nom au Grand-Duc et sa parentèle, il y a longtemps. Très beaux. Le Grand Duc s'appelait Jouffe. La Duchesse Sybille. Ils eurent trois fils, et une petite seulement.

ROCKY

Ah bon ?

LUCKY

Le peuple les chérissait. Le premier dimanche d'été, tout le duché venait assister au repas. Ils prenaient leur nouvelle résidence, pour le changement de saison. Mangeaient en plein air, sous de grandes ombrelles pâles. Le Duc portait la chamarrure cérémonieuse, rose et verte. La Duchesse, pastels brodés. Les enfants poussaient, chaque année le peuple commentait l'étirement des jambes, le nez forci, les duvets et les boutons. C'était la présentation majeure. Il y avait sans doute un peintre.

ROCKY

Comment sais-tu cela ?

LUCKY

Ma grand'mère. Elle soulait me le conter à chaque fin juin revenante. Perpétuant l'usage.

ROCKY

Ça n'arrange rien.

LUCKY

Attention à ma grand'mère.

*

ROCKY

Ça n'arrange rien. Je fais cette guerre
pour le droit des gens, les besoins du peuple.
Pas pour chamarrer le grand duc et sa pouliche.
L'art est à la gloire des Rois ? Que tombe l'art avec le trône !

⁷ Sur le changement de mise en forme des répliques, voir la préface du texte *Le Pas*, en cliquant sur le lien suivant : [Le Pas](#), puis p. 6 et suiv.

LUCKY

Menfin, dis pas de conneries ! Ç'a de la valeur ! C'est ciselé ! Y'a du boulot !

ROCKY

Squ'on en a foutre ? Du Grand Duc ? De ses chiards ?

LUCKY

Y a du boulot ! C'est du travail, comme tout le monde !
Ça se respecte ! Ça se vaut !
T'as vu le nombre de coups de pinceaux ?
T'as vu la surface ?

ROCKY

Pas plus de travail qu'un maçon : un grand mur – pour quoi on fait pas tant de chichis !

LUCKY

Tu rigoles ! Tu rigoles !

ROCKY

Je rigole pas. Ma famille à moi, y avait personne pour la peindre.
Ils sont tous morts. Plus un seul debout.
Père, mère, deux frères, une sœur. Quatre enfants – pareil : trois hommes une femme.
Je suis le seul. On me les a tous tués. Dans cette guerre. Dans les deux camps.
Des sans rien. J'ai même plus ma sœur, vierge.
Ni le petit frère : pas passé vingt ans.
Il était où, le peintre, dis ? Pourquoi je devrais charrier le portrait des Princes ?
Il était où, l'art, quand on mangeait tous en plein air les paniers de Maman ?
J'ai que le souvenir. Photos crasseuses. Un bout de vidéo des derniers jours.
Nulle part on n'est tous ensemble.
Est-ce que l'art est de ma famille ? A moi ?

*

LUCKY

Quand on regarde une œuvre d'art,

il se dégage une impression de plénitude.
 Une majesté, une grandeur.
 On est bien.
 Comme quand tu regardes un beau paysage, ou une belle femme nue.
 C'est la beauté qu'on protège. On veut pas d'un monde sans beauté.

ROCKY

Saloperie. Je peux pas supporter cette idée.
 Je sens pas ce que tu dis devant une femme nue.
 Je peux pas encadrer la pensée de ce qui est peint là-derrrière.
 Ni la montagne, ni la pétasse, ni les crevettes chamarrées.
 J'ai du respect pour les camarades, qui ont voulu le transport.
 Ils ont leurs raisons : peut-être qu'il le vendent, qu'ils font du profit
 pour nous. Je discute pas. Je fais ce qu'il faut.
 Mais l'idée de ce qui est là, faut pas trop que j'y pense.
 Je supporte pas. Je pourrais prendre mon schlass et le planter,
 l'éventrer, le déchirer en grandes croix.

LUCKY

T'excite pas. Viens. On va dormir. C'est mieux.
 C'est ton idée. Bonne idée. Ça fera du bien.

Ils montent dans le camion, qui bouge un peu pendant qu'ils s'installent. Un moment de silence. On voit le visage de Rocky, qui ressort, et regarde un instant la toile.

LUCKY, *de l'intérieur*

Viens, janissaire. Viens te coucher !

Un peu de silence. On entend les voix dans le camion.

VOIX DE ROCKY

Et s'y repleut ?

VOIX DE LUCKY

Putain de nom. J'espère que la bêche.

Si tu entends la moindre goutte, je t'en supplie, réveille-moi.

Je dors comme une bûche. J'entendrai rien.

VOIX DE ROCKY

T'imagines les gueules ducales qui dégoulinent ? La peinture qui tombe ?

Tout qui fuit ? La Montagne ? Les Ombrelles ? Le Cul de la Sœur ?

Il rit. Viennent le silence, le sommeil. La clairière glisse dans les rêves. La nuit reprend son droit, ses bruitages. Encore un petit rire parmi le souffle des feuilles.

- II -

Une infime lueur relève la clairière. Vous ne l'auriez pas remarquée – sinon par une légère impression d'étrangeté, et encore, pas tout de suite, plus tard, dans le souvenir, quand vous repenseriez à tout cela.

Entre La Mère.

LA MÈRE

C'est ici ?

Est-ce que c'est ici ?

Mon Dieu, je suis en retard.

Ils m'ont attendue.

Moi, toujours en avance.

Où sont-ils ?

Repartis ?

S'il était arrivé quelque chose ?

Mais non, je suis idiote.

On ne repart pas.

J'ai eu des contretemps.

Il y avait à faire.

Auront-ils eu froid ?

Comment est la nourriture ?

L'endroit a l'air bien.

C'est calme.

Le paysage est beau.

Quel silence !

Tout fait rangé, en ordre.

Sauf ce camion.

En pleine forêt.

Les gens !

Quel besoin, dans cette clairière ?
 Ils pouvaient pas rester sur la route ?
 Et ce truc.
 Avec la housse.
 La housse est bien faite.
 Solide.
 A part ça, l'ensemble est très bien.

Il y a un autre chemin, au fond.
 Loin, on voit des lumières.
 Elles dansent.
 Est-ce que c'est réel ?
 Et le ciel, que dit-il ?
 Ohé, le Ciel !
 Amis ! Etoiles !
 Cette nuit est claire.
 Le paysage est bien comme prétendaient les poètes.
 Ohé ! Dante ! Virgile ! Etes-vous là ?
 Encore une qui tombe dans la vallée sans bornes !
 Encore une maman arrivée !
 C'est moi ! La tard-venue ! La martyre !
 Je rejoins mon mari,
 deux de mes garçons, ma fillette,
 faites-moi bon visage
 adoptez-moi, j'ai couru, je m'essouffle
 c'était loin, la route était longue
 mais voilà, j'y suis, à genoux je chute,
 exténuée, déchirée, pleurante
 mais enfin vôtre, à vos côtés, commune,
 recueillez-moi, recevez-moi, ouvrez la grand' porte des tombes,
 (huissiers !)
 prenez-moi dans la Plaine des Morts.

Entrent des Morts : Le Père, les deux Frères, la Sœur, cependant que sonnent, un peu désuètes, les trompes de la grande Nuit.

LE PÈRE
 Maman ! T'as ramené les courses ?

LA SŒUR
 Tu m'as pris de la musique ?

LE FRÈRE AÎNÉ

J'ai la dale.

LE JEUNE FRÈRE

Tiens, y a du sauss.

LA MÈRE

Attendez ! Doucement !

LE JEUNE FRÈRE

Et mes plumes ? T'as oublié mes plumes ?

LA MÈRE

C'est ça. J'ai oublié tes plumes.

J'ai l'habitude d'oublier ce que tu me demandes.

LE PÈRE

On t'a attendue.

LA MÈRE, *au fils aîné*

Tiens. Pour toi.

L' AÎNÉ

Merci, man.

LA MÈRE

Vous êtes là. Nous sommes réunis.

Tous ensemble. Tous morts.

Sauf un.

LA SŒUR

Et Rocky ? Comment va-t-il ?

Tu l'as vu ?

LA MÈRE

Il va bien. Il fait la guerre.

LE JEUNE FRÈRE

On l'a tous faite. Il nous rejoindra vite.

LA MÈRE

Je t'interdis !

Laisse-le !
Y touchez pas !
Celui qui touche Rocky me trouve sur sa route.
Toute furie, de mes poings morts,
mes dents mortes, mes ongles morts,
je le déchire,
celui qui attend à mon dernier,
mon fils vivant,
mon sang qui bouge.

- III -

LE FRÈRE AÎNÉ

Aimes-tu la Plaine ?

LA MÈRE

Plutôt. Où on dort ?

LE PÈRE, *enjoué*

Où on veut : sur l'herbe, dans le bois.

On se disperse.

Le paysage est à tout le monde.

LE JEUNE FRÈRE

Ah, non !

LA MÈRE

Ne vous disputez pas.

LE JEUNE FRÈRE

Je veux ma place. Je veux un endroit pour dormir.

LE PÈRE

Pour quoi faire ?

LE JEUNE FRÈRE

J'ai mes BD. Sous mon oreiller. Pas qu'on me les pique.

LA MÈRE

Et les nuits précédentes ?

L' AINE

On t'attendait. On n'a pas dormi encore.

LA MÈRE

Mes tourteaux.

*

LE PÈRE

Je trouve incroyable que cette génération soit si planquée, si pantoufle !

LE JEUNE FRÈRE

Qu'est-ce qu'y a ?

LE PÈRE

A dix-neuf ans, on devrait aspirer au voyage.

Moi, je voulais la quitter, ma chambre. J'étouffais dans ses murs.

J'en rêvais, dormir dans l'herbe. N'avoir aucune place fixe. Tomber où le sommeil te prend,

et s'endormir, là, pour voisin le compagnon du hasard, le voyageur improvisiste connu depuis une heure,

sans règlement, sans contrainte,

et mon fils, dix-neuf ans, demande son oreiller, la propriété de ses bandes.

Toute propriété me paraissait immonde ! Je voulais tout donner à tous !

LE JEUNE FRÈRE

Foutaise.

LE PÈRE

Même mort, pour dormir il lui faut une place,

un numéro, une étiquette,

un parking !

LE JEUNE FRÈRE

Laisse-moi.

LA MÈRE

Laisse-le.

LE JEUNE FRÈRE, *reprenant, après coup*

Justement. Avec vous rien n'avait d'endroit,

On savait plus où on était.

Dix déménagements.

Mon enfance, brouillée.

Toujours s'habituer à de nouveaux murs face au lit,

de nouveaux dessins sur la tapisserie pour s'endormir,

Jamais plus de deux ans.

Et l'école ?

Tu t'en foutais, toujours quitter les copains,
pour toujours recommencer et en trouver d'autres ?
Heureusement que j'avais l'oreiller, les BD en dessous.
Au moins c'étaient les mêmes.

LE PÈRE

C'est ma faute, peut-être, si on déménageait ?
Y fallait pas qu'on bouffe ?

LE JEUNE FRÈRE

Y en a d'autres qui gardent leur boulot.

LE PÈRE

Cette guerre a tout dénudé. Elle met à vif les plaies de ce monde
pourri.
Mon fils me parle comme à un raté. Tu l'entends, Maman ?
Ma vie ! Notre famille !

LE JEUNE FRÈRE

Il la fallait, cette guerre. C'est bien qu'elle a eu lieu.

LE PÈRE

Comment ?

LA MÈRE

Vous disputez pas.

LE PÈRE

Tu vas trop loin, Hugo.
Me suis fait crever pour que tu n'aies pas honte,
de moi, de ton père,
empêcher des salauds de te faire une vie de larve.

LA MÈRE

La guerre, est-ce bien nécessaire d'en parler ici ?
Que les échos en viennent jusqu'à ce paysage ?
Peut-on pas l'oublier ?

LE PÈRE

Maman, cette guerre, c'est ici qu'on la mesure,
avec tous ces morts qui jusqu'à nous arrivent les uns après les autres
toute cette jeunesse morte, ces enfants morts,
ces nations qui meurent par contingents,

les Villes mortes, les provinces mortes,
 l'Europe qui meurt à blessures ouvertes,
 c'est d'ici qu'on la voit, la guerre,
 ce monstre mort, cette machine à mourir la mort par camionnées.

HUGO, *le jeune frère*
 Et alors ?

LE PÈRE

De deux choses l'une : ou le monde se déchire pour rien, pour aucun
 sens
 Toute cette hécatombe n'est que déchaînement de la force brute,
 ce sera victoire au plus fort,
 au plus brute, au plus déchaîné, comme les chiens,
 et il n'y aura peut-être même pas de victoire parce que ce coup-ci le
 déchaînement est trop sauvage et trop général,
 même les forts vont se faire déchirer,
 ce sera le versement de tout dans la géhenne et le maelstrom
 vertigineux, tourbillonnant de vide et de chute infinie,
 l'entropie gagnant tout, mais vite, plus vite que les savants n'avaient
 annoncé,
 parce qu'il s'est formé un tourbillon comme à la mer
 et que le monde est happé par son négatif
 et que tout coule en tournant vers le bas, sans fond.
 Ou bien l'histoire des hommes veut quelque chose à dire,
 elle est clippée dans un sens,
 et ce n'est pas un hasard si elle se dirige toujours au même point
 éclairé,
 car on constate
 d'une part, qu'il y a de moins en moins de mythes,
 les hommes n'y croient plus – on peut s'agiter, ça ne prendra plus, la
 foire aux dieux et aux prêtres –,
 d'autre part, que les hommes sont actionnés par l'idée de liberté
 c'est-à-dire : qu'on leur foute la paix, qu'on les laisse,
 qu'ils puissent vivre comme ils l'entendent et mourir selon la guise
 qui les pique,
 et tout cela s'appelle : la vie, le progrès, le mouvement des choses,
 dis ça comme tu veux,
 moi je dis : la gauche. Pour ça j'ai crevé
 pour que mon sale même mariolle buté de merde vive et meure
 comme il l'entend dans une histoire humaine qui ressemble a

un récit avec sens,
 et non au rêve brutal et furieux d'une matière vertigineusement
 attirée par son anéantissement circulaire et central.

HUGO

C'est pas concret.

LE PÈRE

La liberté, c'est pas concret ?

HUGO

Non. C'est pas concret.

C'est vide.

Toutes vos idées sont : vagues, et vides.

De n'importe où.

On veut une liberté précise : vivre chez soi, sans être emmerdé,
 une fille : se promener dans la rue, chez elle bon sang, sans qu'on la
 siffle, avoir pas peur.

Travailler là où on vit.

Pas les déclarations.

La vie.

Rien de général. Tu es né quelque part, tu parles une langue

tu as la peau d'une certaine couleur et d'une certaine odeur

tu vis dans un climat, ta sœur est blonde ou brune

tu as des parents qui ont eu des parents qui ont vécu quelque part et
 pas ailleurs

tu as une certaine gueule et pas une autre

tu es foutu d'une certaine façon

tu es beau ou tu es laid

tu aimes les filles, non ?,

la liberté c'est : être qui tu es, sans la peur et sans la honte

sans te reprocher toujours de pas être né nègre ou juif

sans avoir toujours à penser qu'un plus nègre que toi va venir te
 prendre ta sœur et ta femme

et qu'il faut s'en réjouir encore et le féliciter et lui dire merci

parce qu'il est nègre et que c'est ta faute si Colomb a trouvé
 l'Amérique

La Nation, voilà. Ta provenance.

Les Nationaux se soulèvent, c'est pour elle.

Si j'étais pas mort – j'y retournerais.

LE PÈRE

Bordel. J'ai crevé pour rien.

LE PÈRE, *poignardé*

Ça a commencé comme ça : un appel à la radio. Qui disait : des factieux sont soulevés. Unités de l'armée, commandos, partis de droite et de la gauche nationaliste. Que les démocrates sortent dans les rues, barrent le passage des troupes, des camions et des chars. Que les isolés se groupent à la Mairie. Je me suis levé, j'ai embrassé Fleur, j'ai quitté la maison. Je suis arrivé vers vingt-deux heures à la Mairie, qui est près du fleuve. Il y avait un monde fou.

A la Mairie, j'ai attendu. Aucune consigne précise. Les gens couraient dans tous les sens, certains jouaient les importants. Les heures ont passé dans l'incertitude. Après minuit, ont commencé à flamber des rumeurs folles : les Nationaux allaient arriver, avec des chars, bombarder la Maison commune. On ne voyait aucun responsable, on ne savait rien. Je ne trouvais pas à me rendre utile. Les responsables étaient en conférence. L'un ou l'autre sortait en claquant la porte. Et la rumeur remontait : ils arrivaient, ils allaient apparaître au bout de la Place. Puis rien. Certains dans la Salle des Mariages s'endormaient sur un banc. D'autres fumaient trop. J'en voyais partir, épuisés ou furieux. Le petit jour est venu. Quelqu'un a dit : allons chercher du café. Il était question d'une boulangerie ouverte. Un homme est sorti, pour voir. Il est rentré en courant, livide, et a dit : ils sont là.

Tout le monde s'est jeté dehors. De l'autre côté de la place, dans le matin blanc, ils étaient massés, les nationalistes, en groupes compacts et sombres. Nous, nous formions une nébuleuse vague, gens hagards, mal rasés, pâles de sommeil. J'ai pensé : voilà, comme toujours. C'est une minorité, le peuple les ignore. Mais au moment qu'il faut, ils sont plus que nous. J'ai pensé : nous sommes de pauvres cons.

Je regardais, fixe. Je n'avais pas sommeil. A côté de moi, il y avait une femme, sans doute professeur, toute coquetterie perdue dans le sommeil sur une banquette, cheveux en désordre, lunettes de biais à cause d'une dénivellation des oreilles. Cette femme avait sorti de son sac froissé de petites jumelles de théâtre – qu'elle avait donc pensé à prendre, en partant de chez elle, à l'appel de la Radio. Je lui

ai emprunté les jumelles. J'ai regardé en face.

Sur la droite, un groupe se détachait : des jeunes, avec des casques de motos et des blousons. J'ai pensé : des jeunes. Quelque chose en moi s'est mis en branle, incontrôlable. Je sentais venir des actions impensées. J'ai essayé de me calmer, mais une violence montait dans ma tête. En promenant la jumelle, j'ai discerné un visage : blond, des traits fins sous le casque et comme un regard doux. Ce visage s'opposait à un corps plutôt grand, aux formes alourdies par le blouson, les gants, les bottes. Sur le cuir, une inscription était portée en rouge : CHRIST-ROI. J'ai rendu les jumelles à la dame. Je me suis détaché de la foule. Le soleil maintenant baignait la place. Il était rasant, oblique. J'ai commencé à marcher, traversant l'espace vide, vers eux. La tête absolument claire. Toutes pensées détachées. J'entendais mon pas. Je sentais derrière moi un silence opaque. Je marchais. Le temps paraissait immobile.

*

Mon père était anarchiste. Il haïssait la religion. Ce n'était pas seulement de l'athéisme : une fureur. Quelque chose avait dû se passer. Quand il parlait de la religion, il entraînait dans une tension dure. Comme pour une vengeance. C'était un homme bon, juste. Mais sur ce point, rancunier, colérique. Quelque chose l'avait blessé, dont il ne s'était pas guéri.

C'est pourquoi je m'appelle Eudoxe. Mon père ne voulait pas des noms de saints. Eudoxe veut dire : bonne opinion. Opinion droite. Je suis plutôt fier de ça. Dans la famille, nous avons une drôle d'histoire avec les noms. Quand la fille que je courtais m'a dit le sien – Fleur – j'ai su que sa famille ressemblait à la mienne. Anarchistes, bouffeurs de curés. Notre aîné s'appelle Just – il y a un saint comme ça – pas dans l'Eglise, un saint de Révolution. Moi, Just, c'était pour le footballeur. Je pouvais pas Fontaine : un garçon. Le second : Rocky. Le dernier, Hugo – pour les Misérables. La fille, Violette. Nom de fleur. La fille, c'est un peu différent.

Pour la religion, je n'ai pas de haine. Seulement de l'indifférence. Je ne comprends pas. Des curés, je n'en connais aucun. La messe à la télé, c'est ridicule. Vide. Mais une chose a toujours été certaine : que rien, vraiment rien ne peut exister comme un autre monde ou un ciel ou une éternité. Ni père, ni Juge. Rien. Notre monde est plein de corps, de pensées, de vie – c'est tout.

Je suis mécano. Un jour, un ouvrier à côté m'a dit : « tu parles

comme le Christ. » J'ai répondu, tu rigoles. Il a dit : « non. Tu as lu le Christ ? » J'ai répondu : j'ai essayé, je peux pas. Les miracles, ça me fait rire. Alors il m'a dit une chose mémorable. « Les miracles, c'est pas important. Lis ce qu'il a dit. Tu enlèves le reste, tu sautes. Tu t'occupes pas de ce qu'il fait – ce sont les autres qui le disent. Seulement ses paroles. Tu verras, c'est différent. » Le soir, j'ai oublié. Ca m'est revenu après des semaines. J'ai trouvé une bible – un vieux bouquin de ma mère. J'ai essayé. Rien. J'ai recommencé, un peu plus tard. Pareil. J'ai recommencé, encore. Peu à peu, il se formait comme un nuage, un voile de brume, derrière lequel j'apercevais la silhouette de quelqu'un. Difficile à voir, confuse. Mais il y avait quelqu'un, derrière, après la nébuleuse blanche.

J'ai continué. De temps en temps. Parfois, le brouillard fuyait, je voyais la silhouette. Parfois le visage. Ou bien se reformait l'épaisseur, et je ne voyais plus rien. La vie ne m'a pas laissé poursuivre. Je pensais à autre chose. La politique devenait plus dure. Bientôt la guerre. Mais il s'est passé un événement simple : j'ai entrevu un homme. J'ai eu du respect pour lui. Voilà. Cet homme m'inspire du respect. Ses opinions m'ont paru plutôt droites.

*

J'avançais, dans le soleil, vers la troupe des Nationaux, compacte, qui étaient massés à l'autre bout de la place, face à la Mairie au dessus du fleuve. Le chemin m'a paru très long. Ou c'est maintenant, dans le souvenir, la mort venue. J'ai vu des armes sortir – matraques, couteaux. Comme si j'avançais pour les attaquer : seul. Je marchais vers le même vu dans la jumelle. Et je me suis retrouvé près de lui, à distance humaine. Les bruits de la vie sont revenus. J'ai levé le bras, montré le blouson, l'inscription CHRIST-ROI. J'ai dit : petit, tu n'as pas le droit. Comme tu veux : savant, docteur. Sage, philosophe, rabbin. Inspiré. Juste. Prophète, poète. Ouvrier. Esclave, misérable, souffrant. Dénudé, fouetté, couvert d'injures. Homme. Frère, ami. Toi, moi, les autres. Comme tu veux. Dieu, si tu y tiens. Roi : – non. Tu n'as pas le droit. Tu dois du respect à cet homme.

Le gosse me regardait, livide. Ses yeux très clairs semblaient ouverts et profonds. Je lui ai fait un sourire. Je me suis retourné, et là j'ai vu comme la Mairie était lointaine. J'ai repris la marche, revenant. C'est alors que j'ai senti quelque chose dans mon dos. J'ai vu un grand temple, grande bâtisse immémoriale, neuve et sombre, qui se fissurait, s'ouvrait en long, et les pierres commençaient de

tomber, et le vide s'engouffrait dans le volume du centre, et colonnes et murailles se descellaient et dansaient en amorçant la longue chute, et j'ai senti l'air d'une immense déchirure verte qui s'engouffrait dans les arrières et les arches de ma poitrine, et le monde s'est mis en torche et le soleil a brusquement filé sa longue échappée verticale vers le haut

je n'ai plus pensé rien, je me suis trouvé ici
dans ce beau paysage frais, nocturne,
mort.

Ô que la forêt qui nous entoure est profonde.

Il s'éloigne.

LA MÈRE

Eudoxe. Mon mari. Ne me laisse pas.
Faites quelque chose.
On me l'enlève. On me le tue.
Pourquoi cette mort absurde et sublime ?
Il ne veut que le bien. Il est doux.
Nous sommes du même pays. Du même temps.
Mon ami. Ma jeunesse.

JUST, *le fils aîné*

Mais maman. Il est mort. Voyons, tu sais bien.
Nous sommes tous morts. Que veux-tu qu'il arrive.
C'est fini. Tout est fait. Le destin, accompli.
Nous sommes ensemble. Ne pleure pas.

LA SŒUR

Nous ne sommes pas tous ensemble, tant mieux.
Rocky est encore vivant.

HUGO

Qu'est-ce qu'on mange ?

LA SŒUR

Peut-être qu'on ne mange pas.

LA MÈRE

Encore.

LA SŒUR

Peut-être qu'ici, on ne mange pas. C'est possible.

LA MÈRE

Elle ne veut jamais manger. Elle est folle.

LA SŒUR

Manger, c'est prendre aux autres.

LA MÈRE

Pas forcément !

LA SŒUR

Il y a un seul plat, pour tous.

LA MÈRE

Qui, tous ?

LA SŒUR

Tous. Quand tu manges, tu prends de la part des autres. Et il n'y a pas assez.

LA MÈRE

Je me demande si elle n'a pas eu un problème à la demi-pension.

LA SŒUR

Manger, c'est brûler un peu du monde.

LA MÈRE

La cuisson ?

LA SŒUR

Non. En mangeant. C'est consommer. Détruire.

LA MÈRE

On en a besoin.

LA SŒUR

C'est triste. C'est violenter les choses. On tue les bêtes. On coupe des fleurs, casse les arbres.

LA MÈRE

Evidemment. Tu ne peux pas toujours penser aux autres, seulement aux autres.

LA SŒUR

Pourquoi ?

LA MÈRE

Et toi, tu n'es pas une autre ? Tu ne peux pas penser à toi, comme à une autre, parmi les autres ?

LA SŒUR

J'essaierai.

LA MÈRE

C'est tard.

LA SŒUR

Ne sois pas dure. Je sais qu'il est tard.

LA MÈRE

⁸Il y a tout de même quelque chose que tu peux prendre sans priver personne. Le plaisir. Plus tu en prends, plus tu en donnes. Je regrettes que tu ne le connaisses pas. C'est bon. Comme la vie : ça fait un peu mal, et beaucoup de bien. Je n'aime pas l'idée que ma fille est morte vierge. Un peu de l'essentiel n'a pas été accompli. Tu ris ? Comme j'aurais aimé te savoir rire de plaisir, entre les bras d'un homme. J'ai été privée. Privée, par toi, d'un peu de joie de mère. Une mère, enfin si elle est normale, aime voir sa fille heureuse. On se

⁸ Voir ci-dessus, note 7, p. 12.

retrouve, tu comprends. On rajeunit. Bien sûr, on vieillit, du même coup. Ce n'est plus soi, les jeunes préfèrent la jeune. Mais c'est ton offre, ta suite. J'attendais, impatientement, de voir la première tête à claques de crétin qui allait te tirer du plaisir. J'aurais été fière ! C'est aussi une façon d'être aimée. Pourquoi crois-tu que les grand-mères sont paillardes ? Ca commence là, cette première réjouissance prise au plaisir de ta fille. Je regrette de te voir morte, là, sans que nous en ayons ri, toutes les deux.

LA SŒUR

Pourquoi mon nom est si différent des vôtres ?

LA MÈRE

Violette, c'est tout de même un nom de fleur.

Il voulait me faire plaisir. Ton père répétait tout le temps : Fleur, je te fais une fleur.

Marie, c'est quand il a découvert le Christ.

Il a dit que la femme qui avait porté ce type était digne d'un geste.

L'époque des persécutions, tu sais : façon discrète de rendre hommage à une femme qui, de toute façon, était juive.

Papa était impressionné par l'acharnement contre les Juifs. Il voulait marquer de l'amitié.

Marie-Violette, c'est joli ?

LA SŒUR

C'est joli.

LA MÈRE

Tu détournes la conversation.

Ce que je dis du plaisir t'agace.

LA SŒUR

Non.

LA MÈRE

Encore timide ? Ici ?

LA SŒUR

Surtout ici.

LA MÈRE

Toujours si dure avec ce corps ?
Toujours cachée ? Toujours couverte ?
Et ce métier, pour emprisonner ton visage ?
Tous ces voiles ?
Toi, – si belle !

LA SŒUR

La beauté, c'est prendre aux autres.

LA MÈRE

A qui ?

LA SŒUR

Ceux à qui elle manque.

LA MÈRE

Tu es folle. Ma fille est belle, morte, et folle.

*

LA SŒUR, *mitraillée*

Le couvent est dans la montagne. Au bout d'une route déserte. C'est une bâtisse ancienne, douce. Les murs sont épais. Dans les couloirs, ou les grandes pièces, l'air semble pur, comme si rien n'était venu le gâter depuis longtemps, la maison n'ayant humé que la cime. Au centre, une salle très vaste donne sur une terrasse profonde, qui surplombe la vallée. Paysage dessiné par la pointe du songe. Les crêtes, les parois vertes, le défilé du fond que creuse la rivière, tout est immobile. Respire. Tout attend. Souvent, à la tombée du jour il arrivait qu'une de nous traversant la terrasse s'arrêtât, suffoquée. Cette beauté nous a été fatale. J'en suis morte.

Quand sont venus les bruits de guerre, les filles ont pris peur. La maison était trop isolée, disaient-elles. Puis fut décidé notre départ. Le bâtiment était requis. On a demandé trois volontaires pour accueillir les nouveaux occupants, donner les consignes. J'ai voulu rester, voler du souvenir, l'odeur de la combe quelques heures de plus. On en a convaincu deux, réticentes. Les autres partaient heureuses. Ça riait, ça piaillait, un pensionnat. Toutes trois, nous avons attendu plusieurs jours, rien ne venait. Et puis, le mardi douze, un moteur a grogné sur la route.

On a couru aux fenêtres. Une camionnette abîmée s'arrêtait devant le portail. Est descendu un petit homme mal rasé, regard fébrile. Il portait une arme à l'épaule : mitraillette, ou à peu près. Quand j'ai ouvert, il m'a lancé un grand sourire d'enfant, j'étais contente. Je lui ai fait visiter le rez-de-chaussée, quelques cellules. Il s'assombrissait peu à peu. Les deux autres filles nous avaient rejoints. En pénétrant dans le grand bureau, il a dit : c'est riche. Je l'ai regardé, étonnée. Je n'y avais jamais pensé ainsi. Petit homme brun, au visage très fin, sorte d'aigle. J'ai vu à ce moment comme son regard était fiévreux. Il était malingre, sous sa chemise kaki on imaginait un buste étroit. Il touchait les meubles, frappait les portes. Ouvrant l'armoire à vaisselle des visiteurs, il a pris une aiguière et l'a rejetée brutalement. J'ai eu peur qu'elle casse. Son arme ballottait, cognait les murs et les tables.

Au milieu d'un couloir un peu sombre, il s'est arrêté, a écouté le silence. Il a dit : c'est calme. Vous êtes au calme, ici.

On est entrés dans la grande salle des Actes. Elle est belle, décorée, des tableaux sur les murs. Il a dit, d'une voix fendue : « c'est riche. Vous êtes riches, les nonnes. Vous vivez dans le luxe, vous avez tout. » Comme il en parlait pour la deuxième fois, j'ai répondu : ça ne nous appartient pas. Il a dit : « ah bon ? c'est à qui ? » J'ai répondu : à tous. Il a dit : « ah bon ? à moi aussi ? C'est à moi ? » J'ai hésité. Et j'ai répondu : oui. Il a ri, d'un rire aigu et aigre. Il s'est approché du grand cadre qui est au centre. Il a demandé : « qu'est-ce que ça représente ? » J'ai dit : l'Annonce. Il a demandé : « c'est quoi ? » J'ai répondu : un ange dit à une femme qu'elle aura un fils. » Il a demandé : « Y a besoin d'un ange ? » Il a passé la main sur la toile. J'ai crié : attention ! Il a tourné la tête de mon côté, mais je n'ai pas vu son regard, à contre-jour. Les deux autres filles ont ouvert une porte et sont parties en courant. Il m'a dit : « elles ont peur. » Bien sûr, elles avaient peur. Est-ce que j'avais peur ? Je ne sais pas. Je ne me souviens plus.

Il a dit : « j'ai faim. Donne à manger. Il y a de la bonne bouffe ? » J'ai répondu : j'y vais. Je suis allée à la cuisine. J'aurais pu partir, là. Il s'était mis au piano de la salle des Actes, et frappait de façon incohérente. J'ai pensé : si je m'enfuis quand un homme me demande de la nourriture, tout ce que j'ai fait et prononcé dans cette maison est une maladie de la tête. Je suis revenue avec un plateau, des fromages, de la viande, je savais qu'il voulait de la viande. Et des fruits, je savais qu'il ne voudrait pas de fruits. J'apportais de l'eau. Il a dit : « Je veux à boire. » J'ai répondu : nous ne buvons que de l'eau. Il a ri encore. « Je veux autre chose. Je sais que vous avez d'autres choses. » J'ai répondu : je vais voir. Il a repris : « attends ! je veux des pastilles. Vous avez des pastilles ? » Je ne comprenais pas. Il a rajouté, en colère : « des médicaments ! des comprimés ! Vous avez une pharmacie, une armoire blanche ! » J'ai dit : je vais voir. Il a repris : « ne cache rien ! ramène tout ! » J'ai été prise d'une sorte de rage. J'ai dit : rien n'est à moi, tu comprends. Rien ici n'est à moi. C'est à toi, autant. Il a dit : « Tu vis dans cet endroit, tu profites du silence, des arbres, du tapis, du piano. » J'ai répondu – oui. Toi, tu vas y vivre maintenant. Il a ri encore, son rire me sciait la tête. Il a dit : « Tu crois ça ? Non, je viens en reconnaissance. On ne m'invite pas ! Pas ici ! »

Je suis allée vider l'armoire à pharmacie. Il n'y avait pas grand' chose. J'ai tout mis dans un sac en plastique, je l'ai rapporté dans la salle des Actes. Quand je suis revenue, il avait changé. Ses yeux étaient rouges. Il était enfoncé dans le grand fauteuil, débraillé, la

chemise sortant un peu du pantalon. L'arme était posée par terre. J'ai pensé : il a le buste frêle, les membres étroits. Il m'a regardée : « et toi, tu es à moi ? » J'ai répondu immédiatement, sans réfléchir : non. Je ne suis pas à toi. Ni à un autre. A personne. Il m'a regardée encore, avec un sourire étrange, démantelé : « Au bon Dieu ? » J'ai dit : à personne.

Alors il m'a pris des mains le sac en plastique, et a fouillé dedans. Il n'a pas trouvé.

Alors il est venu à moi, il a cessé de sourire, il m'a prise. Et j'étais un sac en plastique, plein de médicaments inutiles. Il m'a fait mal. J'ai pensé au Christ, quand on le fouettait, quand on lui crachait dessus. Quand on lui perçait le flanc, quand il était mort. Et quand il se couchait sur le malade, le pestiféré, l'embrassait et lui caressait les yeux. Le petit démon au regard fou m'est passé au dedans, m'a traversée comme un tunnel nocturne, sans me voir, soufflant et gueulant et riant parfois. Il était laid, bête et laid, velu comme un insecte. Et moi aussi. Comme lui. Je sentais les recoins et les trous et les plis de ma peau comme les chambres et les gouffres au dedans d'une bête mourante. Et il m'est remonté une phrase d'un cours de collège : la guerre, les désastres de la guerre. Un cours de dessin.

Il s'est relevé doucement, et il y avait presque une bonté dans ses yeux. Il a rajusté, boutonné ses vêtements. Il a essayé de me faire un sourire, mais il n'osait pas, il avait honte. Il a repris son arme, l'a remise en bandoulière. J'ai compris : c'est fini, il va partir. Il s'est éloigné doucement, d'une démarche un peu titubante, comme un chien qui ne sait pas trop où il va. Il s'est retourné encore, a essayé un nouveau sourire. Je me suis demandé : est-ce que je dois sourire aussi ? Et n'ai pensé : peut-être, mais je ne peux pas. Je n'ai plus la commande du sourire.

Peu à peu, il s'est éloigné de la sortie. J'ai regardé au dehors, et j'ai prévu la chute. C'était la fin du jour. Je savais qu'au dehors le soleil s'effondrait dans la montagne comme une clameur déchirée. Je savais que la vallée regardait les flammes roses dans le ciel, leur demandant raison et clémence. Je savais que l'air sautait au visage avec la fraîcheur d'une suffocante caresse, comme la bienveillance d'un coin d'univers fond sur nous en un exorbitant et insupportable cadeau. Je savais que l'écrasante générosité de la montagne lui tirerait un hurlement de haine. Il s'est retourné vers moi. Je n'ai pas vu ses yeux, à contre-jour. J'ai entendu un cliquetis. Et j'ai vu son corps se plier un peu, se courber sur soi. Cela m'a rappelé précisément la pose des soldats de feuilleton, à la télé, qui arrosent

d'une giclée de mitraille la misère, l'ennemi, la souffrance. Je me souviens d'avoir pensé : il imite la télé.

Et il y a eu du mal, et du bruit.

- VII -

Lucky sort du camion.

LUCKY

Quelle heure est-il ? On dort mal.
Quelle heure est-il ? L'heure est passée ?
Posé un lapin ?
On voit mal. Minuit. Tiens.
Ça fait pas longtemps. J'aurais cru.
Minuit seulement. Minuit juste.
On dort mal. Rocky bouge. Il râle. Il grogne.
Il rêve.
Je rêve, aussi. D'un vide.
Grand trou vide, clair.
La forme d'ici – la clairière.
Le visage sombre de la clairière. Profond et vide. Face creuse.
Je rêve ça.
Lui, non. Son rêve l'agite.
Pas moi. C'est lourd.
Encore deux heures. La moitié.

Il retourne dans le camion.

- VIII -

JUST, LE FRÈRE AÎNÉ, *calciné*
HUGO, LE JEUNE FRÈRE, *noyé*

HUGO

Just, mon grand frère, pourquoi nous sommes-nous toujours si bien entendus ?

JUST

On s'aime, petit frère. On se ressemble.

HUGO

Si différents.

JUST

Par l'âge. En profondeur, on se ressemble.

HUGO

Gémeaux ?

JUST

Jumeaux.

HUGO

Rocky est d'une autre sorte, n'est-ce pas ?

JUST

Toi et moi, que dix ans séparent, nous sommes pareils. Rocky, entre les deux, est loin. D'une autre matière : moralité, justice. Nous deux : joueurs. Lutins. Te souviens-tu comme on courait dans les hautes herbes ? Tu suivais en trottant, comme un chiot. Je te sentais, courant derrière, avec tes pieds, ton souffle et ton rire de cloche. Petit chevreau, petit animalcule crapahutant malhabile.

HUGO

Toi le grand, le guide : mon pareil, ma projection en avant, ma maquette amplifiée. Je me disais : voilà, l'ordonnateur des

expériences a prescrit une simulation pour que je me voie dans le futur. C'est toi. Toi, c'est moi, dans le futur, mon futur, mon promis. Mon agrandissement. Ma connerie développée.

Rocky, c'était autre chose. Ce fleuve entre nous, cette route, et entre toi et moi il y avait ce pont par où je te rejoignais sautant dessus Rocky, le traversant et lui nous ignorant passait dessous coulant comme le temps du monde.

Mais nous étions dépariés.

JUST

Eau et feu.

HUGO

Toi, tu voulais toujours un bain, même au froid, et moi, toujours coller au feu même s'il faisait chaud. Toi, la rivière, les douches, la cascade, et moi le feu, le feu.

JUST

Et nos jeux de poésie ?

HUGO

Personne n'y a rien entendu.

JUST

Papa ne les trouvait pas virils.

HUGO

Comment toi, si adulte, pouvais-tu jouer aux poèmes avec moi si petit.

JUST

Tu avais l'irradiation poétique. La poésie te tombait toute armée dans la tête. C'était la furia des mots qui te sortait de la bouche, plus poète que mille rimbauds, mille trouvères,
les mots fleurissaient dans tes lèvres comme des gerbes, des bouquets droits, des arbres debout,
mon petit Hugo des faubourgs, des immeubles,
petit frère inspiré.

HUGO

Jouer, c'était se jeter des mots à la tête,

JUST
comme une balle,

HUGO
se renvoyer des phrases, des fleurs, des bombes.

JUST
Rocky écoutait, la tête grave. Il n'entrait pas dans le jeu.

HUGO
Lui avons-nous proposé ?

JUST
Notre partage. Toi et moi possédants, enlacés de phrases. Lui, ailleurs. Nous l'avons fui. On ne pensait rien, on était mômes.

HUGO
Moi oui, même.

JUST
Salaud...

HUGO
Devant Papa, c'était toi, le gosse.

JUST
Tu l'as blessé.

HUGO
Blessé ?

JUST
Tu lui as fait trop de peine. Tu ne le comprenais pas. Tu parles de tradition, mais tu ne comprends pas ce qu'il nous a légué. Il tenait une position devant la vie. La politique était sans importance. Son guide : une position devant la vie. Et là, il avait raison. J'en suis fier. A cela, j'ai voulu être fidèle. Je ne lui arrive pas au genou.

HUGO
Tu l'imitais trop.

JUST
Après l'appel à la radio, je l'ai vu se dresser, blanc. Il a sorti son cuir. Ce n'était pas de saison. Il voyait le danger, la gravité. Il est

sorti, avec cette dignité, inimitable. Je suis resté un temps stupide. Je ne pouvais pas le laisser partir seul. Si tu savais comme il était seul.

HUGO

Tu le suivais en tout.

JUST

A la Mairie, régnait le désordre. Tous couraient, s'agitaient, disaient n'importe quoi.

HUGO

Vous êtes des manches. Vous êtes nuls.

JUST

Il était là, au milieu des fous, immobile, d'une dignité absolument solitaire. Il rayonnait de majesté perdue. Moi seul voyais la fureur de son regard, la fureur noire de qui sait que 'se produiront des choses fatales. Moi seul, le tremblement de ses doigts, le redressement crispé de son dos. Il devait être ainsi, à ton âge, dans ces combats de rues qu'il n'a jamais voulu nous dire.

HUGO

A moi, il en a parlé.

JUST

Je ne te crois pas. Tu crânes. Avec les heures, la résistance tombait, tous devenaient mous, éteints, lui seul se dressait plus encore.

Au petit matin, quand on a su l'inévitable, il y a eu du feu dans ses yeux.

Nous sommes sortis devant la Mairie, au-dessus du fleuve. Il régnait un silence compact, que déchiraient à peine deux ou trois phrases mortes jetées ici et là par des égarés qui n'avaient pas l'infime présomption de ce que la mort allait les déchirer comme un haillon fétide, moins d'une heure plus tard.

Puis ce moment absolu où nous nous faisons face. Et quand j'ai vu Papa se détacher des rangs, marcher au devant et traverser, j'ai compris qu'une seule chose pouvait l'avoir ainsi arraché à la vie, au sens commun, à la mesure des êtres, – parce qu'il t'aimait passionnément, vois-tu, tu n'as jamais compris ça, il t'aimait d'amour, à la folie, tu étais le dieu de marbre aux veinures claires de son culte, la mise en chair de cette Histoire des hommes à quoi il vouait toute

sa force, le devenir, le futur du monde, – et s'il marchait ainsi, follement, au devant des ennemis et de la mort certaine, lui si sobre, si peu macabre, ce ne pouvait être que de t'avoir vu en face, toi, avec tes copains, tes fascistes, ta moto, et qu'il n'a pas admis le cours du monde ainsi renversé et l'avenir tiré vers l'abîme l'engloutissement de l'arrière et le passé des fantômes, sans te dire, en face, comme à son fils, son amour, son bourgeon de justice, non, ne fais pas ça, Hugo ne fais pas ça.

HUGO

Il m'a tiré la croix sur le blouson !

JUST, *criant*

Mais pourquoi tu portais la croix ?

HUGO

J'en sais rien !

JUST

Tu es athée ! Tu es profane !

HUGO

J'en sais rien ! Pour provoquer ! Jouer sa tronche !

JUST

Hugo, il est mort de ça !

HUGO

Il était braque ! Il se rendait pas compte ! Qu'il arrache la croix, mes copains ça les a rendus fous ! Ils sont restés un moment raides, et quand il s'est retourné y a cette brute, ce sauvage, ce déjanté qui s'est avancé vers lui et l'a troué dans le dos. Qu'est-ce que je pouvais, dis-moi, Just, qu'est-ce que je pouvais ?

JUST

Hugo !
Hugo !
Notre père, Hugo !

HUGO

Arrête ! Arrête ça, je peux plus !
Arrête !
La chute de Papa elle a tout lancé. Il y a eu encore un petit

moment de silence, et puis quelqu'un de chez nous s'est mis à faire feu. Alors, la rage. Tous ont sorti les armes, et on a flingué vers vous,
 – je ne savais pas, tu comprends, Just, à ce moment je ne savais pas, –

moi aussi, comme les autres, j'ai sorti le flingue et j'ai tiré comme une mécanique, et les secousses me brutalisaient le corps comme si j'avais été un reste de Papa troué, jeté au sol, crevé de partout.

Alors certains de chez vous sont tombés au sol, et vous vous êtes repliés en désordre, et barricadés dans la Mairie, près du fleuve, et nous, ça nous faisait rire parce qu'on avait tous lu des histoires de guerre et on savait ce qui se passerait bientôt

alors on a encerclé la Mairie, et on riait, et l'un s'est mis à danser autour et on a fait une farandole,

et certains chantaient, et un a sorti un harmonica qu'on entendait à peine mais on riait et on chantait et on avait comme une odeur de steak cramé qui nous montait aux narines comme si on avait faim comme des taureaux et qu'on nous montrait des steaks cramés et qu'on nous les mettait sous le blaire,

et c'est alors que Maman est arrivée, avec les courses. Elle portait des sandwiches pour Papa, et elle m'a dit : qu'est-ce que tu fais là, est-ce que tu sais où est ton père, alors je la poussais de côté pour l'éloigner de l'endroit où Papa traînait au sol, et elle m'a dit, mais qu'est-ce que tu fais, laisse-moi tranquille, j'apporte des sandwiches pour ton père et pour Just,

et c'est là que j'ai compris que tu étais dans la Mairie,
 mon Just, mon grand frère, mon jumeau,
 mon juste, lumière vacillante et douce, homme de vérité, si égaré dans ce monde, si à côté de tout,
 ne comprenant jamais le tour qu'ont pris les choses,
 si juste, si comme il faut, si peu adapté, si gentil,
 mon grand, j'ai compris que tu étais dans la Mairie et qu'ils allaient te tuer.

JUST

Et Maman ?

HUGO

L'attente a duré des heures. Elle a fini par trouver le père. Je l'ai perdue de vue. Elle s'occupait du corps. Moi, je ne pensais qu'à

toi dans la Mairie sur le fleuve. J'ai couru partout, je voulais voir les chefs, je disais faites pas de conneries, ça sert à rien, c'est bien comme ça, ils ont perdu,
et m'entendais le disant,
me voyais à la place de ceux qui m'écoutaient, si j'avais été un autre, et si quelqu'un était venu me supplier comme ça parce que son frère était dans la Mairie,
et j'entendais, entendant le son de ma voix, que ça n'avait aucun sens et aucun poids pour eux, que ma demande n'existait pas et leur traversait le crâne sans s'arrêter,
et j'entendais que le pire allait arriver et que tu allais mourir et que je n'y pouvais rien.

Quand j'ai vu les fous sortir les jerricans et arroser d'essence le tour du bâtiment où ils avaient mis des pneus,
ma tête était devenue vide, tout déjà fini, je ne pensais plus,
suis monté sur la moto, baissé la visière du casque,
fait ronfler le moteur, personne n'entendait,
foncé sur la place qui était vide, fait des tours, des loops et des huit,
et tous croyaient que chauffais l'ambiance pour le meurtre, dansais la danse des morts,
moi, parcourais en cercles affolés l'espace que Papa avait traversé tout droit,
et puis, à un moment, sur un petit déclic dans ma tête,
avant que ne lève la première flamme, irréparable, au dessus des murs,
j'ai traversé tout droit la grande place sous le soleil et foncé vers le quai vers le vide les grandes bouffées d'air qui sont au dessus du fleuve qui coule en bas de la Mairie.

- IX -

LES DEUX ARCHANGES
(MICHEL ET GABRIEL)

MICHEL

Arrête. C'est insupportable.

GABRIEL, *il pleure*

J'ai pas fait mon boulot.

MICHEL

Ça arrive.

GABRIEL

J'ai pas supporté son regard. J'ai perdu mes moyens.
J'étais content. Une jeune fille. Je me représentais son visage.
J'aime ces moments. J'aime apporter de la joie.
Et je la regarde : et je sais plus rien.

MICHEL

Comment tu expliques ?

GABRIEL

C'est son regard. Il y avait une souffrance.
Cette fille était lacérée en dedans.
Le cœur tué. La Maison morte. Dieu ! Cette blessure.
La souffrance des petits me dévore.
Elle me regardait, presque folle. Elle n'attendait plus rien.

MICHEL

C'est là qu'on est utile.

GABRIEL

J'étais pas prêt.
Le message, je le savais.
Tu es protégée, Marie, etc.
Sois contente, etc.

MICHEL

Bon message.

GABRIEL

J'ai commencé. Elle a levé les yeux.
Et je ne savais plus rien.
L'eau du cauchemar, l'éclipse
la nuit attrapée, la nuit tue.
Autour, il y avait des flammes, des geysers de flammes,
les colonnes de chars creusaient le sol de boue
ça explosait, des bruits déformés, des bombes.
Le monde va mal. C'est l'Empire ?

MICHEL

Quelles bombes ?

GABRIEL

Je sais pas. Graves. Avec des résonances.

MICHEL

T'en fais pas. Tu as des excuses.
C'était difficile. Tu es blessé ? Tu saignes !
On n'est pas faits pour cette souffrance.

GABRIEL

C'est la petite. La joie de la petite. Je l'ai privée.
Et le monde ? Le salut du monde ?
J'ai pas fait mon boulot, tu comprends ?
J'ai pas fait mon boulot.

Il pleure.

- X -

LA MÈRE, *bombardée*

Elle marche sur une route.

LA MÈRE

Et alors ?

Pris ? Tous ?

Mon mari ? Ma fille ?

Deux garçons, qui s'aimaient ?

Fauchés, chacun après l'autre,
sans halte,

sans que Destin jamais s'inverse ou s'interrompe ?

Toujours, fatalité irrévocable

de la Mort,

Grande Pute Assoiffée ?

Et moi, seule, sur cette route incandescente
qui éclate, et crève partout comme une peau de peste
bombardée, en flammes
en geysers de flammes
ces avions au dessus avec leur rumeur de grosses mouches
à merde
ronflement gris, métallique,
obscène
rêve de gros
qui me tournent sur la tête
moi qui marche dans ce soleil noir
chaud,
avec le sac des courses
et tout ce qu'ils m'ont demandé, que je leur porte
mais où, bon sang, où ?,
les trouverai-je ?,
que suis-je si je ne les trouve pas,
ne vide pour eux le panier,
ne comble pas leurs attentes,

moi, l'Attendue, la Fournisseuse,
Celle au Caddie,
la Maman ?

Donc Maudite ?
Désormais seule ?
Perdue ?
Plus rien ?

ROCKY, *bondissant hors du camion*
Maman ! Je suis là !
Je suis vivant ! Tu m'ignores ?

LA MÈRE
Où ça va ?
Où on tombe ?
Que cherche le monde ?
C'était à cela qu'on voulait venir,
quand on a commencé ?
au tout début, quand on a inauguré les choses,
au départ de la terre
aux premières fleurs, aux herbes,
aux bébés-insectes, aux mamans-oiseaux
c'était pour ça, la Grande Manœuvre ?

ROCKY
Maman ! Ecoute-moi ! Tu m'entends, tout de même !
Fais pas semblant ! Tourne la tête !
Je suis là ! C'est Rocky ! Ta marotte !
Me laisse pas sans réponse, crier dans le vide comme un qui n'a rien,
sauf un mirage !

LA MÈRE
On détruit tout ?
On tue tout ? Tous ?
Tout le monde, en famille ?
Liquidé ? Gazé ?
C'était ça, l'histoire ?

ROCKY
Pauvre maman. Toujours folle, pas vrai. Comme nous tous.

Famille folle. Comme je t'aime.

LA MÈRE

Où est Rocky ?

ROCKY

Ici !

LA MÈRE

Où Rocky, ma survie, ma chance ?

ROCKY

Ici !

LA MÈRE

Le Différent, le Pas-Pareil ?
 Mon Etudiant ?
 Mon Spécialiste,
 féru de Grande Mécanique du Monde
 affairé en étoiles et en équations ?
 L'honneur de notre dynastie ouvrière
 et passablement foireuse
 L'Activiste du chapeau,
 le Traversant ?

ROCKY

Ici, bon sang ! C'est pas supportable !
 Je suis rien, alors ? Tu m'outrepasses ?
 Je vauz rien ? Bon à gueuler ? Pas un regard ? Merde !

LA MÈRE

Rocky, c'est autre chose. C'est pas que j'aurais une préférence. Ils ont droit, tous les quatre, à la même part. Mais lui, c'est le seul qui a un sens des femmes. Il comprend les femmes, ce garçon. Ça se commande pas. On le voit, nous, à des petits signes. Pas seulement qu'il les aime. Il les aime, c'est sûr. Il y a plus. Il pige, il flaire. Ça lui donne quand même une autre idée de la vie. Les garçons, ils sont parfois trop enfermés dans l'être garçon. Il y a de ça, dans la guerre. Lui est étranger à la guerre. Il est en vie. Il nous a laissés, avec notre polémique, minables que nous sommes. Il est ailleurs. Il vole dans les airs et les cieux nocturnes en quête d'une constellation peuplée de

femmes et de paix.

ROCKY

Mais non ! Je suis revenu !
Je l'ai adoptée, il fallait bien !
Attention ! Maman ! Attention à la route !

LA MÈRE

Et l'art ? Toute la famille est très artiste, mais lui ? Les femmes, et l'art. Il doit pouvoir aimer les deux, non ? Ça se trouve ?

ROCKY

Maman ! Ca tombe !
Tout près, ça bombarde !
Fais attention, saute dans le talus !
Entends les sifflements qui fusent !
Protège-toi ! Sois pas toujours dans tes pensées !

LA MÈRE

Ce serait un handicap. Mon beau gars peut être complet. Il peut.

ROCKY

Maman ! Les Avions ! Maman ! La route explose !

LA MÈRE

Mon dieu ! Mes courses !
Mon panier !
Les enfants qui m'attendent !
Je suis en retard !
Je monte, les petits.
Eudoxe, mon époux,
Marie-Violette,
Just, Hugo,
Maman arrive,
la voilà !

- XI -

LUCKY, *sortant du camion*
C'est que c'bordel ?

ROCKY
Je sais pas. J'ai dormi.

LUCKY
Ç'que tu peux gueuler, en dormant.
Jamais vu quelqu'un autant gueuler, en dormant.

ROCKY
J'ai rêvé ?

LUCKY
Diable.

ROCKY
Et toi ?

LUCKY
Mais, dis donc,
il a rplu !
Merde !
A rplu !
Et le machin ?
Comment est la bâche ?

ROCKY
T'as l'heure ?

LUCKY
Merde et remerde !

ROCKY
L'heure, je te dis.

LUCKY
Qu'est-ce y a ?

ROCKY

En face. Le chemin. De la lumière.

LUCKY

Bon sang. Planque-toi. Deux heures. C'est eux.

Ils se cachent.

L'heure juste. Comme prévu. On est pas si mal organisés.

Bruit de moteur. Lumière rasante. Deuxième véhicule. Descendent deux occupants.

ROCKY

Lucky. Tu vois ?

LUCKY

Bien sûr. Je vois.

ROCKY

C'est pas possible.

LUCKY

Restons calmes. Observons.

ROCKY

C'est pas eux. C'est pas normal.

LUCKY

Avec ce machin dans le camion,
rien est normal. Depuis le début.
On ne bouge pas. On attend le mot.

Les deux arrivants, précautionneux, avancent dans la clairière. Ce sont deux femmes. Elles observent le camion avec méfiance. Puis, après concertation chuchotée, émettent à voix haute le groupe de sons que voici :

PREMIÈRE CAMIONNEUSE

Prends l'éloquence et tords-lui le cou !

Silence.

ROCKY

Qu'est-ce qu'elle raconte ?

LUCKY

C'est le mot.

LA CAMIONNEUSE

Prends l'éloquence et tords-lui le cou !

ROCKY

C'est ça ?

LUCKY

Affirmatif.

ROCKY

Ce qu'il peut être con, ce mot d'ordre !

LUCKY

De passe. Mot de passe.

Deux gonzesses. Ils sont gonflés, au Centre.

Allons-y.

Ils se lèvent, et rejoignent les deux camionneuses.

*

Se présentent.

LUCKY

Lucky.

ROCKY

Rocky.

VICKY

Vicky.

NICKY

Nicky.

LUCKY

Inattendu. La guerre est moderne.

ROCKY

C'est comment, là-bas ?

NICKY

On tient. A peu près.
Et chez vous ?

ROCKY

Tout brûle.

LUCKY

L'aviation.

ROCKY

On s'accroche. La mort prolifère.

NICKY

Les civils aussi ?

ROCKY, *colère*

Il n'y a plus de civils.

LUCKY

Excusez-le.

*

VICKY

Où est la toile ?

LUCKY

Ici. On l'a sortie en vous attendant.

NICKY

La bâche est mouillée !

LUCKY

Il pleuvait, tout de suite.

NICKY

Vite. La housse. C'est urgent. Bougez ! Vous ne vous rendez pas compte.

Endormis ! C'est honteux. On se crève, on passe les nuits,
pour trouver une œuvre maîtresse dans la flotte, à cause de qui s'en foutent,

ne voient que les fusils, les camions, la piétaille,
et l'art, jamais ! L'art, jamais ! A quoi on sert ? Pourquoi on s'échine,

on se tue ?

ROCKY

Ta gueule ! Ta gueule, où je la crève pour de bon, ta pelure !

NICKY

Attention !

VICKY

Assassin !

ROCKY

Il y a des femmes sous les bombes, des mères déchirées,
on trimbale une peinture, bloque un camion, passe la nuit,
pour une peinture,
alors tais-toi, pauvrete, tais-toi, c'est mieux,
avant que j'explose, que je défouraille,
que je l'étoile, ta toile, de trous constellés.

LUCKY

Excusez-le. Il a perdu toute sa famille.

Ils débâchent le tableau.

*

ROCKY

Il a morflé.

Tout tombe, tout dégouline.

Ces craquelures, partout. La toile percée.

La peinture qui dégorge, qui traîne.

Ces balafres. Ces creux. C'est pas nous. Ce massacre.

La pluie a pas foré la bâche, coupé le cadre,

pas jeté au centre ce morceau de métal,

on dirait un éclat d'obus. Ce tableau a pris une bombe. C'est

l'aviation. C'est la guerre.

C'est pas nous.

Vicky observe la toile de près, avec beaucoup d'attention.

VICKY

C'est bon. Il est intact.

LUCKY

S'il vous plaît ?

VICKY

La housse a tenu. Il va bien.

LUCKY

Voyez, mademoiselle. Il ne faut pas dire des injustices.
C'était notre travail. On a fait attention.

ROCKY

Le tableau, c'est...

VICKY

C'est lui. Vous l'aimez ?

NICKY

Pas habitués, peut-être.

ROCKY

C'est quoi ?

VICKY

Ca s'appelle : *L'annonce*. Sans majuscule.

NICKY

Ah bon ? Tu as changé ?

VICKY

Oui. Le titre avant, c'était *Paysage de Nuit avec œuvre d'art*. Mais c'était trop joli. Je voulais peindre une jeune femme dans la montagne. Elle attendait son amoureux, et il n'était pas venu. Elle ne comprenait pas. Alors elle regardait un tableau, qui représentait un ange. Elle voulait déchiffrer le sens. Mais le tableau ne disait rien. Et elle se tenait là, sous un ciel de tourmente, à chercher des yeux pourquoi cette absence. Je n'ai pas réussi. A cause du visage. Pas le visage de l'ange : il y a une tradition. Non, le visage de la jeune fille. Je la voulais dévastée, pourtant belle. Et ça ne venait pas. Ou bien elle était trop belle – je manquais sa douleur, son effondrement. Ou bien je la déchirais de souffrance, elle devenait laide et folle. Je me suis battue contre ça des nuits entières. Jusqu'au jour où ma toile est devenue folle aussi, perdue. Et je me suis arrêtée.

Comme essoufflée. Je ne sais pas si c'est fini, si c'est juste.
C'est ça.

LUCKY, *s'est approché*
Beaucoup de boulot ?

VICKY
Pas mal. Des nuits et des nuits. Tu vois, le plus difficile est de faire tenir les bords ouverts de la partie crevée. S'ils se rabattent, c'est foutu : plus de violence. Regarde : j'ai cousu de minuscules bâtonnets pour le relief des lèvres de la blessure. Ca prend des heures.

LUCKY
Toutes ces petites pointes, c'est toi qu'a cousu ?

ROCKY
Et le bout de métal ?

VICKY
C'est le plus dur. Je me suis arrêtée, le matin. J'avais pas dormi. J'ai allumé la radio.
Là, ils annonçaient ce qui avait eu lieu toute la nuit. J'étais affolée. J'ai couru à la Mairie. Sur la place, on enlevait les morts. Tous ces débris, toutes ces cendres.
Je suis tombée à genoux. Je sanglotais, tremblante. Une femme, très douce, m'a relevée en disant, pauvre fille, vous avez quelqu'un au milieu.
J'avais personne. C'était la Mairie brûlée. Les éclats autour. Mon pays, le monde où nous sommes, en feu, en ruines.
J'ai pris un bout de métal qui traînait sur la place.
En rentrant, je l'ai collé dans le tissu.

ROCKY
Mais ce tableau, c'est sur l'art, ou sur la guerre ?

VICKY
Comment vous dites ? Attendez. Sur l'art, ou la guerre ?
Elle réfléchit.

NICKY
Faut l'excuser. C'est toute sa vie. Elle a personne. C'est une vraie

orpheline.

Elle a pas de famille. Seulement la peinture. Elle vit avec ça, c'est tout.

Moi, c'est différent. Je travaille pour la Gauche.

Je m'occupe des tableaux. Je les déménage, je les protège. On les enterre, à cause de l'aviation.

Je ne choisis pas les toiles. On les sauve, toutes. On regarde pas, on ensevelit.

Surtout les Modernes, les plus menacées. Ils les haïssent, disent que le monde a commencé de se perdre quand les peintres ont changé la marche de l'œil.

J'en sais rien. J'y penserai, après la guerre. Je fais mon travail, comme vous. Faut enterrer : j'enterre.

Parfois c'est pas facile. Les toiles sont compliquées. Parfois c'est même pas des toiles, des objets épars, des choses vaines.

On descend dans les caves, on calfeutre. On chasse l'humidité.

Voilà. On va vous laisser. C'est l'heure. Faut pas de retard.

On en a des dizaines à prendre. Vous pouvez pas savoir. Tous ceux qui peignent. Même en guerre. Ils peignent, ils peignent.

Pouvez nous aider ?

Tous quatre traversent la clairière en portant la toile vers le deuxième camion.

On entend la rumeur des arbres, qui approuvent.

NICKY

Viens, Vicky, c'est l'heure.

VICKY

Votre question. Sans réponse.

ROCKY

Plus tard. Vous m'expliquerez.

VICKY

Après la guerre ?

NICKY

Salut, passeurs d'ombres.

LUCKY
Salut, fossoyeuses.

- XII -

ROCKY

J'entends quelque chose.

LUCKY

Planquez-vous ! Y a du monde !
Les phares ! Eteignez les phares !

Ils se cachent. La nuit maintenant est claire. Entrent dans la clairière deux enfants. Le petit garçon marche en tête, décidé.

LA PETITE FILLE

Tu trouves ça raisonnable ?

LE PETIT GARÇON

Oui.

LA PETITE FILLE

Je suis jamais sortie dans la forêt, en pleine nuit.

LE PETIT GARÇON

Tu as peur ?

LA PETITE FILLE, *solennelle*

J'éprouve de l'appréhension.

LE PETIT GARÇON

C'est rien.

LA PETITE FILLE

En religion, on apprend des choses sur la nuit.

LE PETIT GARÇON

Tu vas en religion ?

LA PETITE FILLE

Bien sûr.

LE PETIT GARÇON
Ça te plaît ?

LA PETITE FILLE
Ça dépend.

Le petit garçon s'arrête au centre de la clairière.

LE PETIT GARÇON
On est arrivés.
C'est une clairière.
Il y a des arbres tout autour. On est au milieu.

Je propose de jouer à Adam et Eve.

LA PETITE FILLE
Là ? Maintenant ?

LE PETIT GARÇON
Oui.

LA PETITE FILLE
Comment on joue ?

LE PETIT GARÇON
Adam et Eve, c'était au début.
On joue à être au début.
Recommencer, il y a rien.

LA PETITE FILLE, *désespérée*
Je comprends pas !

LE PETIT GARÇON, *explique*
Il y a rien. Pas de village, pas de terrain de sports,
pas de marché, pas de parking,
pas de pompe à essence,

LA PETITE FILLE, *commence à voir*
pas de bombes, pas de chars renversés,

LE PETIT GARÇON, *confirme*
pas de magasin de journaux, pas de mairie sur le fleuve,

LA PETITE FILLE

J'ai compris.

LE PETIT GARÇON, *précise la règle*

On s'assoit par terre. On ferme les yeux. On pense.

LA PETITE FILLE

C'est mouillé !

LE PETIT GARÇON, *logique*

Non ! Y a plus d'herbe !

On parle plus. On refait tout. On se raconte après.

Ils ferment les yeux.

LA PETITE FILLE

On peut refaire pareil ?

Par exemple, ma Maman, je peux la refaire pareil ?

Je change le reste, je garde Maman.

Silence.

Dis.

LE PETIT GARÇON

Si tu parles tout le temps.

LA PETITE FILLE

C'est pas un péché ?

LE PETIT GARÇON

Un quoi ?

*Wisches,
Maison Ganier
Septembre 1991*

La pièce *Paysage de nuit avec œuvre d'art*
de Denis Guénoun⁹

a été publiée une première fois en 1991 par
Les Cahiers de l'Egaré
(83200 Le Revest-Les-Eaux, dir. Jean-Claude Grosse)
en coédition avec la compagnie L'Attroupement 2.

Elle a été créée au Théâtre de la Renaissance (Oullins)
le 23 janvier 1992, dans un spectacle de L'Attroupement 2,
mis en scène par Patrick Le Mauff
avec Thierry Chiffe (Hugo),
Valérie Gil (Marie-Violette, Michel, Nicky)
Patrick Le Mauff (Gabriel)
Elisabeth Macocco (Fleur, Vicky)
Laurent Vercelletto (Lucky, Eudoxe)
Philippe Vincenot (Rocky, Just)
et dans un décor de Charles Rios, des costumes de Béatrice Viard,
une musique d'Ismaïl Safwan, des lumières d'Yvan Pellecier,
un régie générale d'Edouard Frilet et une régie son de Jean-Luc Simon.

⁹ Le scénario de la pièce avait été conçu en collaboration avec Patrick Le Mauff.

TABLE

- I -	6
- II -	16
- III -	20
- IV -	26
- V -	30
- VI -	34
- VII -	38
- VIII -	39
- IX -	46
- X -	48
- XI -	52
- XII -	61

